Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 34 (1997)
Heft: 1313

Rubrik: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les patries au temps de la planète

Et si le marxisme nous aidait à comprendre les nationalismes?

UNE CITATION ÉTONNANTE pour commencer: «Les derniers vestiges de solidarité entre les nationalités s'évanouissent avec la disparition de cette bureaucratie centrale despotique qui avait également servi à rassembler et à détourner les unes des autres les haines diffuses et les revendications nationales rivales. Désormais, chacun était contre quelqu'un d'autre, et surtout contre ses voisins les plus proches, Slovaques contre Tchèques, Croates contre Serbes».

Marx et la question irlandaise

Un texte récent sur la fin du communisme? Pas du tout, un extrait de «L'origine des totalitarismes» d'Hannah Arendt de 1951, sur l'Europe des années vingt. Il est cité dans le récent ouvrage de Michael Löwy, *Patries ou Planète*. L'auteur se propose, en cinq articles, de tracer un parcours intellectuel à travers les divers modèles marxistes analysant l'idée de nation. Un rappel qui n'est pas inutile. Après tout, les réflexions modernes sur ce thème ne sont pas si nombreuses et si éclairantes que cela.

Michael Löwy est marxiste. Il rappelle que Karl Marx est resté vague dans ses réflexions sur la nation, mais qu'il a produit une analyse intéressante de la question irlandaise. L'auteur du *Capital* a constaté que, dans les usines de Manchester en 1870, les ouvriers anglais étaient très hostiles face aux Irlandais présents dans les ateliers. Ceux-ci étaient considérés comme des concurrents poussant les salaires à la baisse. Cette situation confortait les Anglais dans leur sentiment d'être membres de la nation dominante face à des gens perçus comme inférieurs. Marx en tire l'idée qu'un pays qui en exploite un autre ne peut être libre et que la libération des pays opprimés est indispensable.

L'auteur est visiblement séduit par ceux que l'on appelle les austro-marxistes, Otto Bauer, Victor Adler ou Karl Renner. Avant et pendant la première guerre mondiale, ces dirigeants du parti socialiste autrichien s'efforcèrent de sauver le cadre de l'empire multinational des Habsbourg en proposant une réforme accordant à toutes les nationalités (Hongrois, Tchèques, Croates, etc.) une autonomie politique, culturelle et administrative. En 1918, face à l'inanité de cette thèse, les socialistes se rallièrent à l'idée de l'autodétermination des peuples.

Otto Bauer et l'évolution des nations

Mais entre-temps Otto Bauer composa son grand œuvre, un ouvrage baptisé *La question des nationalités et la social-démocratie*. Il y fait de la nation une réalité ouverte, jamais achevée, dans laquelle ce qu'il appelle le caractère national n'est pas une constante, mais au contraire un élément soumis aux perpétuels changements historiques.

La conception d'Otto Bauer est évidemment datée. Elle est toute empreinte d'optimisme et de darwinisme social. Sa définition du caractère national n'est pas très précise et les sciences sociales ont fait quelques progrès depuis la première guerre mondiale. Mais les réflexions d'Otto Bauer conservent un caractère très explosif: essayez d'expliquer à une partie de nos compatriotes que le caractère national change au gré de l'évolution et des événements...

On regrettera que l'intéressant petit livre de Michaël Löwy ait fait l'objet d'une relecture un peu rapide. Dans sa préface l'auteur nous dit que les articles qui le composent ont déjà été publiés dans des revues. On aurait aimé savoir où et quand. D'autre part, on trouve des phrases identiques dans deux articles (pages 49 et 64). Un effort d'édition aurait permis d'éviter ces petites faiblesses. *jg*

Michael Löwy, *Patries ou planète*, Éditions Page deux, Lausanne, 1997

Farquet, le Valais au quotidien

PEINTURES VALAISANNES, de Raymond Farquet, est un livre qui vaut mieux que son titre un peu vieillot, même si celui-ci fleure bon l'ironie.

Après *Le Valais en pièces détachées* (1985) et, entre autres, *Sept cents ans de solitude* (1991), l'écrivain, établi à Genève depuis de longues années, poursuit sa balade d'ethnographie buissonnière à la recherche du quotidien le plus révélateur du Valais d'aujourd'hui. Si Farquet n'a pas la force poétique d'un Chappaz, dont il poursuit la voie tracée dans *Le Testament du Haut-Rhône* (1953), il est par contre plus décentré de lui-même, et donc plus perméable à l'étrangeté du monde. Une quarantaine de brefs textes, à la manière d'un carnet de route, exploitent plusieurs genres: d'une brève saynète sur le racisme ordinaire («Rentrée de Carnaval») à des réflexions sur la «culture touristique», en passant par des histoires de vie («Tante Ida»), Farquet a trouvé un ton, moins polémique et élégiaque que son aîné Chappaz. Un ton d'ironie, concis et quelque peu amer. Farquet dessine-t-il le Valais actuel tel que le présentent les statistiques? Certes non. Mais à travers ses portraits, quelques évocations de lieux, il en trace les deux extrêmes actuels: d'un côté il houspille Verbier et son «hameau culturel», ce bijou d'inauthenticité, et déplore Grimentz, et sa mise en scène folklorique. De l'autre, il sillonne des villages presque oubliés, suspendus entre un passé enfoui et un présent économiquement ou culturellement sinistré. Pinsec, Mission, le Broccard, le Trétien, ces entre-deux mondes qui se vident sans bruit dans le fracas de l'économie globale.

Compromis entre ethnologie alpine et poésie

La devise de Farquet, c'est un compromis entre l'ethnologie alpine de Bernard Crettaz (*La Beauté du reste*, 1994) et la poétique de Chappaz: «refuser toute nostalgie, nier le pittoresque», afin de tenir, non sans tendresse, le journal de bord d'une civilisation alpine poussée, au quotidien, à redéfinir ses modes de vie, à adapter les cadres anciens aux sollicitations de la modernité. *Jérôme Meizoz*

Raymond Farquet, *Peintures valaisannes*, Vevey, L'Aire, 1997, 187 p.